

Conférence de Monsieur le Professeur Jean-Claude Bonnefont



Voltaire et la Lorraine

Je ne sais pas comment vous avez reçu l'annonce de cette conférence. Certains se sont peut-être dit: Pourquoi ce sujet ? Voltaire ne s'est pas intéressé vraiment à la Lorraine. Il y a séjourné, certes, plusieurs fois, mais il s'y est enfermé dans des châteaux, partageant son temps entre des mondanités et un travail dans son cabinet, sur les manuscrits qu'il avait emportés avec lui. Il n'a rien vu, rien décrit, ni des paysages, ni des villes, ni de la population de la province. Sans doute, mais peut-on le lui reprocher : quand on est invité chez un hôte, on ne va pas se promener dans toute la maison, on reste poliment dans les pièces qui sont affectées à la réception.

De plus, Voltaire n'était pas aveugle, et je vais vous le prouver sans tarder.

J'entends d'autres murmurer : ici, à Lunéville, nous connaissons bien et depuis longtemps les séjours que l'écrivain a faits dans notre château avec son amie, la marquise du Châtelet, et particulièrement, leur dernier séjour, tellement dramatique, qui s'est terminé par la mort inattendue de la marquise.

Certes, mais vous ne savez peut-être pas tous que Voltaire est venu quatre fois à Lunéville et qu'il a séjourné aussi, à différents moments de sa vie, à Nancy, à Commercy, à Plombières et même au milieu des moines de l'abbaye de Senones. Avec Voltaire, on n'est jamais au bout de ses surprises, et comme il a entretenu une correspondance gigantesque, il est peu d'épisodes de sa vie qui ne soient aujourd'hui bien connus. Allons donc à la découverte de celui qui fut le plus grand écrivain français du XVIII^e siècle.

Le premier séjour de Voltaire à Nancy est celui d'un homme d'affaires pressé

A son retour d'Angleterre, Voltaire regagne Paris avec un peu d'hésitation. Sa principale préoccupation est de trouver de l'argent, car il sent qu'avec un capital de départ, il pourrait se lancer dans de fructueuses opérations financières. Avec La Condamine, qui en a eu l'idée le premier, il monte une société dont le but est d'exploiter une faille dans la réglementation de la loterie qu'a lancée, en 1729, le contrôleur général des finances : ils sont sûrs de gagner à tous les coups ! Le succès de cette première opération lui donne de l'appétit. Il entend parler d'une autre occasion qui se présente en Lorraine. Le duc François vient de créer une compagnie par actions, et ces actions seront très demandées. Il se précipite à Nancy, probablement en juillet 1729, mais on lui apprend alors que la souscription est réservée aux seuls sujets lorrains. Un autre se serait découragé, mais pas Voltaire : il insiste et il finit par faire valoir qu'il porte un nom bien lorrain, puisqu'il s'appelle... Arouet ! Au XVIII^e siècle, comme chacun sait, on n'est pas très regardant sur l'orthographe, surtout celle des noms propres. Au bout d'une semaine, les actions qu'il a achetées lui sont livrées et notre spéculateur n'attend pas pour les revendre presque aussitôt, avec un gros bénéfice, puisqu'il a empoché 3 fois sa mise !

On le lui pardonnera, car c'est au cours de ce premier voyage que Voltaire nous a livré ses impressions sur les campagnes qu'il a traversées. Voici son témoignage, peu flatteur : « Nous entrâmes dans la Lorraine, par la route de Metz, qui est un pays d'un très petit commerce, fort ingrat et très peu peuplé. » Il était logique à cette date, de prendre la route de Metz, la route militaire française, plutôt que celle de Nancy, qui n'avait pas encore été construite par La Galaizière. Quant au dépeuplement, il était bien entendu la conséquence de la guerre de Trente Ans. Voltaire poursuit en vers : « Car après de fort longues plaines, L'on atteint des petits hameaux, Et quelques huttes fort vilaines, Faites de planches et de bateaux. Là, de modernes Diogènes, Dans leurs futailles de tonneaux, Vivent de pain d'orge et de fâines, Se croient exempts de tous maux, Quand ils sont exempts de travaux. » Il termine par cette conclusion : « Jugez, mon cher Monsieur, de la bonne chère avec laquelle nous fûmes régalez par ces coquins, qui préfèrent leur oiseuse stupidité aux commodités qu'un peu de peine et d'industrie fournit à nous autres Français ».

On comprendra dans ces conditions que Voltaire n'ait pas envie de faire un deuxième voyage en Lorraine. Mais il s'intéresse à la haute noblesse lorraine. Il est invité en 1731 à Arcueil dans la maison du prince de Guise, qui n'est pas, comme on pourrait le croire à tort, un descendant du Balafre, mais un membre d'une branche cadette de la Maison de Lorraine, les Harcourt-Lorraine, à qui

Léopold a attribué la terre de Guise, c'est-à-dire Frolois. Un peu plus tard, avec Madame du Châtelet, il contribuera à organiser le mariage de la jeune Elisabeth de Guise avec leur ami commun, le duc de Richelieu.

Le premier séjour de Voltaire à Lunéville (mai-juin 1735)

En 1734, la situation de Voltaire a beaucoup changé. Il est devenu l'amant de Madame du Châtelet et tous les deux sont allés s'installer, en 1733, au château de Cirey-sur-Blaise, en Champagne, mais aux confins de la Lorraine, qui est un bien de famille de M du Châtelet. Bien qu'il soit un militaire au service du roi de France, M du Châtelet appartient à une très vieille famille lorraine et de ce fait, il a toutes ses entrées à la cour de Lunéville. S'ils ont choisi Cirey, c'est que Voltaire est sous le coup d'un mandat d'arrêt à Paris, et que de Cirey, il pourrait assez facilement aller se mettre à l'abri dans le duché de Lorraine, qui à cette date est encore indépendant. Mais Madame du Châtelet n'a pas encore définitivement choisi de vivre avec Voltaire : elle hésite entre lui et Maupertuis, qui est également son amant. Pour lui donner le temps de la réflexion, Voltaire décide d'aller passer quelques semaines à la cour de Lunéville, où règne la duchesse mère Elisabeth. Il fait le déplacement avec la duchesse de Richelieu, qui lui sert d'introductrice. Il explique quelque part que la marquise du Châtelet ne l'a pas accompagné parce qu'elle a craint d'y rencontrer son mari, ce qui aurait été très gênant.

Voltaire trouve à Lunéville un milieu culturel très vivant. Comme à cette époque, il s'intéresse beaucoup à la physique, il apprécie particulièrement le cabinet d'instruments et de machines qu'a formé l'ingénieur Vayringe « simple serrurier devenu philosophe ». La duchesse de Richelieu y fait une conférence sur Newton, au cours de laquelle elle répond victorieusement aux objections d'un père jésuite. Madame de Graffigny, qui est veuve d'un mari brutal, a réuni autour d'elle un petit groupe de jeunes hommes de lettres qui sont de fervents admirateurs de Voltaire. Il y a là François Etienne Devaux, dit Panpan, un garçon très doué, mais sans doute un peu paresseux ; son ami Saint-Lambert, officier en garnison à Nancy, mais souvent présent à la cour, où il est aimé de toutes les femmes ; Léopold Desmarets, officier lui aussi, et amant en titre de Madame de Graffigny. Ils sont très liés à la famille du duc de Beauvau Craon, et spécialement à l'une de ses filles, qui est devenue par son mariage marquise de Boufflers. Dans ce milieu très libre et accueillant, Voltaire va au bal, assiste à des concerts, à des représentations théâtrales ; il a même la possibilité de faire jouer ses propres pièces par la troupe de comédiens qu'on entretient à la cour.

Quelques années plus tard, il invitera Madame de Graffigny et Desmarets à venir le rejoindre pendant quelques semaines à Cirey, où elle a écrit à Panpan

Devaux de longues lettres qui nous sont très utiles pour connaître la façon dont Voltaire et Emilie du Châtelet y avaient organisé leur vie.

Le second séjour de Voltaire à Lunéville (fin janvier - fin avril 1748)

Lorsque Voltaire revient à la cour de Lunéville, treize ans plus tard, cette fois en compagnie d'Emilie du Châtelet, la situation a bien changé. Depuis 1737, la volonté des grandes puissances a imposé comme duc de Lorraine l'ancien roi de Pologne Stanislas Leszczyński, beau-père du roi Louis XV. La réalité du pouvoir politique appartient au représentant du roi de France, le chancelier Chaumont de la Galaizière, mais Stanislas, qui est un prince « éclairé », utilise intelligemment la pension qu'il reçoit pour l'entretien de sa petite cour, pour des travaux à ses bâtiments et pour des œuvres de bienfaisance et d'utilité publique. La duchesse Elisabeth s'est retirée jusqu'à sa mort à Commercy, entourée de quelques fidèles ; d'autres Lorrains, comme Vayringe ou le duc de Beauvau Craon ont suivi le duc François III en Toscane, puis à Vienne. Les habitués du salon de Madame de Graffigny se sont dispersés, depuis qu'elle vit à Paris. La reine de Pologne, Catherine Opalinska, vient de mourir en 1747, et la grande animatrice de la cour de Lunéville est désormais la maîtresse en titre de Stanislas, la marquise de Boufflers. C'est une femme attachante, libre, dynamique, qui partage ses faveurs entre le chancelier, le roi, et plusieurs jeunes amants, auxquels elle interdit de se montrer jaloux les uns des autres.

Voltaire a prétendu par la suite qu'on l'avait invité à Lunéville à la suite d'une machination dont la réalité paraît tout de même peu croyable. Le père de Menoux, un jésuite dont l'influence restait très grande sur l'esprit de Stanislas, aurait imaginé, pour détacher Stanislas de sa maîtresse, de faire venir à la cour une autre femme qui aurait pu devenir sa rivale, en l'occurrence Emilie du Châtelet. Avec Voltaire, on ne sait pas toujours quand il est sérieux et quand il badine. En fait, c'est Madame de Boufflers qui est allée chercher Voltaire et Emilie à Paris, à la fin de janvier 1748, et qui les a conduits à Lunéville après un bref passage par Cirey. Voltaire quitte Paris à contrecœur, car il est en train d'y faire répéter par les comédiens sa pièce *Sémiramis, reine de Babylone*. Mais il peut craindre d'y être arrêté par la police : il a écrit quelques vers qui ont pu être jugés offensants pour la dauphine et surtout, il a envoyé un compliment à la marquise de Pompadour, dont on nous dit qu'il a beaucoup mécontenté la reine de France. Il peut penser à bon droit que la caution de Stanislas le protégera contre la colère de sa fille.

Pour Voltaire, Stanislas n'est pas un inconnu. C'est un des personnages qu'il a mis en scène dans son *Histoire de Charles XII*, parue en 1731. Dans son livre, Voltaire a fait de Stanislas un portrait plein de sympathie : il a décrit sa « physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur » ; il a

loué sa bravoure, sa résistance à la fatigue, son aptitude à se faire des amis ; on a donc toutes raisons de bien l'accueillir. Stanislas est flatté de retenir à sa cour ce célèbre écrivain, qu'il appelle « mon cher Voltaire » et Voltaire de son côté trouve à Lunéville un cadre agréable, certes moins propice au travail qu'à Cirey, mais où il peut écrire des lettres, compléter ou rédiger des manuscrits et faire représenter des pièces de théâtre. Il se contenterait pourtant d'y rester quelques semaines, il s'impatiente lorsque madame du Châtelet trouve toutes sortes de prétextes pour prolonger leur séjour. Elle veut, dit-elle, obtenir pour son mari la place de « commandant de la Lorraine » pour le roi de France, ou encore pour son fils Florent une « lieutenance du roi » en Lorraine. De telles attaches lui donneraient le droit de faire de longs séjours dans cette région. Mais pourquoi donc tient-elle tant à y vivre ?

Elle a rencontré à Lunéville un jeune lieutenant des gardes de Stanislas, Jean François de Saint-Lambert, joli garçon et poète de talent, qui a été élevé dans sa jeunesse avec les enfants du duc de Beauvau, et qui a été quelque temps l'amant de la marquise de Boufflers. Elle s'est littéralement jetée sur lui. Dans cette cour où les maris sont souvent aux armées, les belles dames déjà mûres se disputent les jeunes gens. Mais Emilie n'a pas à lutter contre la marquise de Boufflers : cette dernière favorise au contraire ses rencontres avec Saint-Lambert en laissant à la disposition de ce dernier le petit appartement qu'il occupait lorsqu'il venait la rejoindre, après que Stanislas soit couché.

Les représentations théâtrales se succèdent. On donne *Mérope*, et Voltaire confie à un correspondant qu'il y a pleuré comme le reste du public. Madame du Châtelet, qui chante bien, joue dans l'opéra Issé, avec Mademoiselle de Lutzelbourg ; le roi Stanislas leur a fait confectionner de somptueux costumes. En apprenant cela, les Parisiens se moquent d'elle : « Vous la voyez coiffée de fleurs / Danser, chanter sans cesse. / Et surtout elle a la fureur / D'être une grande princesse. / Cette princesse a cinquante ans / Comptés sur son visage ; / Elle a des airs très insolents / Du monde aucun usage ». Voltaire s'impatiente, il perd son temps et il écrit à Madame de Champbonin : « Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour ».

Arrivé à Lunéville à la fin de janvier, Voltaire ne regagne Cirey que le 29 avril. Il espère n'y passer que deux jours, mais la marquise du Châtelet y a invité Saint-Lambert. Ce dernier n'ayant pas s'y rendre, elle va le rejoindre à Nancy au début de mai. Elle lui écrit le 9 mai de Bar-le-Duc : « Toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré. Je ne cherche plus à le combattre... Le temps que j'ai passé avec vous à Nancy l'a augmenté à un point dont je suis étonné moi-même ». Dès lors, elle lui écrit sans cesse des lettres enflammées, tandis que lui, qui se contente de se laisser aimer, ne lui répond que par de brèves missives.

Le séjour à Commercy (juillet - août 1748)

A peine sont-ils rentrés à Paris que Madame du Châtelet songe déjà à repartir. « Notre voyage à Commercy est indispensable, déclare-t-elle à d'Argental, le roi de Pologne le désire et je lui dois trop pour ne pas lui donner cette marque d'attachement ». Madame de Boufflers a bien fait les choses : elle a attribué à Emilie un appartement au rez-de-chaussée, donnant sur la cour, pour que Saint-Lambert puisse venir aisément la rejoindre, tandis que Voltaire est exilé au 2^{ème} étage, dans un appartement regardant les jardins. Quand Saint-Lambert tombe malade, la marquise du Châtelet lui envoie chaque jour des boissons chaudes et de petits plats appétissants. Voltaire, qui est malade lui aussi, n'a pas droit aux mêmes faveurs. Il est très déprimé et furieux, car il a découvert le manège des deux amants : il a constaté que Madame du Châtelet avait envoyé sa servante allumer du feu pour la nuit dans la chambre de Saint-Lambert, tandis que sa propre chambre était restée froide. « M de Voltaire est dans la plus grande fureur, je crains qu'il n'éclate », écrit Emilie dans une lettre à Saint-Lambert, à qui elle recommande de bien ménager l'écrivain. Mais Voltaire a aussi une autre raison d'être jaloux et mécontent : sa nièce Marie-Louise Denis, qui est aussi sa maîtresse, lui écrit qu'elle envisage de se marier avec un vieil officier qui commande la place de Lille. Si elle doit l'épouser, lui écrit-il, il faut que le commandant de tarde pas à faire un testament en faveur de sa jeune femme ! Dans ces conditions, on peut croire que Voltaire n'a pas dû conserver un bon souvenir de ce séjour à Commercy, malgré les fêtes et les représentations qu'on y a données.

A la fin du mois d'août, Voltaire est de nouveau à Lunéville, pour quelques jours. Pendant ce temps là, Madame de Boufflers, qui souffre des jambes, a emmené Emilie aux eaux de Plombières, où elle fait une cure. Madame du Châtelet enrage et écrit à Saint-Lambert : « Nous sommes ici logés comme des chiens... On est logé cinquante dans une maison, j'ai un fermier général qui couche à côté de moi, nous ne sommes séparés que par une tapisserie, et quelque bas qu'on parle, on entend tout ce qu'on dit ». Voltaire, qui s'impatiente de plus en plus, rate la première représentation de sa pièce *Sémiramis*, mais grâce à Stanislas, qui se rend comme tous les ans à Versailles pour y retrouver sa fille, il est déposé à Paris le 30 août, c'est-à-dire le lendemain de cette première.

Que vient-il faire au juste à Paris ? Pendant les quelques jours qu'il y passe, nous savons qu'il a fait brocher et couvrir à la hâte une édition de *Zadig*, qui paraît le 10 septembre. Ce conte « oriental », que Voltaire a écrit à Cirey, et qui révèle sa conception du monde de plus en plus pessimiste, est paru à Amsterdam en 1747 sous le titre de *Memnon*, mais il est passé inaperçu, car il appartient à un genre que l'on considère comme mineur. Il contient pourtant, quand on

sait bien le lire, de vives critiques des ministres et de la cour, et il y égratigne la malhonnêteté des financiers, la cupidité des juges, l'hypocrisie du clergé, l'ignorance des médecins. Conscient des risques qu'il courait, Voltaire a pris cette fois des précautions extraordinaires : il a fait imprimer séparément deux parties de son ouvrage, la première à Paris, la seconde à Nancy, chez Lefèvre, et il a fabriqué lui-même le livre à Paris, sans date, sans nom d'auteur, ni d'éditeur .

Nouveau séjour à Lunéville (octobre - décembre 1748)

Voltaire, qui à Commercy brûlait d'être à Paris, est maintenant tenaillé par le désir de revenir à Lunéville, où Stanislas est lui-même déjà reparti et où Madame du Châtelet est rentrée de Plombières. Il quitte Paris le 10 septembre, mais tombe malade en cours de route : il reste 6 jours à Châlons, en s'imposant une diète complète, qu'il ne commence à rompre que lorsqu'il fait étape à Nancy. Il y dort jusqu'à trois heures de l'après-midi et arrive le soir à Lunéville.

Pourtant, il ne cesse pas d'être poursuivi par ses problèmes parisiens. Il circule dans Paris des copies approximatives de *Sémiramis* et, ce qui est plus grave, une parodie de la pièce, qui le ridiculise, et qu'on veut représenter sur un théâtre. Il se démène comme un beau diable, il écrit à la marquise de Pompadour, qui à sa demande fait interdire la parodie à Versailles ; mais le pouvoir de la marquise ne s'exerce pas à Paris, où le ministre Maurepas, qui est du parti de la reine, est décidé à l'autoriser. Voltaire écrit donc aussi à la reine, dans une requête qu'il fait appuyer par une lettre de Stanislas, et où il affirme que « la tragédie de *Sémiramis* est fondée d'un bout à l'autre sur la morale la plus pure » (10 octobre 1748). Comme cela ne suffit pas, il fait intervenir avec succès le duc de Richelieu, rentré de Gênes et qu'on a promu maréchal en octobre.

D'autres ennuis plus graves pourraient lui venir de *Zadig*. A Lunéville, Voltaire choisit de dire franchement la vérité à Stanislas. Il écrit le 14 octobre à l'abbé de Bernis, à qui certains avaient attribué *Zadig* : « Je suis si loin de vous accuser, monsieur, d'avoir fait *Zadig*, que je m'en avouai l'auteur au roi de Pologne, dès que ce petit ouvrage parut, et je crus devoir cet aveu aux bontés de ce monarque, à l'approbation que lui, son confesseur et les personnes les plus vertueuses donnaient à ce roman moral, qui devrait s'intituler plutôt La Providence que La Destinée, si l'on osait se servir de ce mot respectable de providence dans un ouvrage de pur amusement ». Finalement, il n'y a pas de scandale et Voltaire peut respirer en paix.

Mais en paix, il ne l'est guère et ce sont cette fois les chagrins domestiques qui l'assaillent. A Commercy, où il a suivi la cour à la mi-octobre, se produisent des événements dramatiques. Voltaire arrivé à l'improvisiste surprend Emilie et Saint-Lambert sur un sofa, dans une position peu équivoque. Il les insulte, au

point que Saint-lambert lui propose un duel, qui est évidemment impossible entre le jeune officier et un homme âgé et malade. Sous le coup de la colère, Voltaire demande une chaise de poste pour quitter aussitôt Commercy. Mais Longchamp, son secrétaire, qui suit les conseils de Madame du Châtelet, répond pour gagner du temps qu'il n'en a pas trouvé à louer. Ils connaissent bien Voltaire, dont la colère retombe. C'est le moment qu'Emilie choisit pour s'expliquer avec lui. C'est dans son intérêt qu'elle le trompe ! Vous êtes malade, monsieur, lui dit-elle en substance, et vous connaissez mon tempérament. En vous trompant avec un de vos amis, je ménage votre santé ! Que peut-il répliquer à cela ? Son attirance sexuelle pour la marquise a beaucoup diminué. « Ah Madame, répond-il, vous avez toujours raison, mais puisqu'il faut que les choses soient ainsi, qu'elles ne se passent pas sous mes yeux ! » Et dès le lendemain, Voltaire serre dans ses bras Saint-Lambert, pour qui il a toujours éprouvé beaucoup de sympathie. On connaît les beaux vers qu'il lui a adressés à cette époque : « Saint-Lambert, ce n'est que pour toi / Que ces belles fleurs sont écloses ; / C'est ta main qui cueille les roses / Et les épines sont pour moi ». Quand il parle d'épines, Voltaire pense sans aucun doute à tous les sacrifices financiers qu'il a consentis en faveur d'Emilie, et notamment à ses dettes de jeu qu'il renâcle de plus en plus à payer. Mais il se résigne devant les malheurs qui l'assaillent et met en pratique la philosophie qui sera celle de *Candide*, qu'il publiera en 1759. Et s'il fait bonne figure devant les grands seigneurs, il se réfugie souvent dans sa chambre au moment des repas et il ne se prive pas d'exhaler sa mauvaise humeur sur leurs subordonnés, comme le montre l'épisode où il se plaint d'Alliot, qui le laisse manquer de pain et de vin, ce qu'Alliot dément vigoureusement, en affirmant qu'il s'est conformé strictement aux ordres de Stanislas.

On connaît les événements qui ont suivi. Madame du Châtelet accouche le 4 septembre d'une petite fille et Voltaire annonce la nouvelle à ses amis sur le ton de la plaisanterie : l'enfant a été placée sur un gros volume de Newton et Emilie a eu moins de peine à la mettre au monde que lui d'accoucher de l'œuvre à laquelle il travaille. Mais en choisissant d'accoucher à Lunéville et non à Paris, où elle redoutait le qu'en dira-t-on, Madame du Châtelet a pris un gros risque. Sa grossesse n'est pas suivie médicalement et lorsqu'elle accouche, avec la seule aide d'une femme peu qualifiée, une partie du placenta n'est pas évacuée, et il est la cause de la fièvre puerpérale, si redoutable à cette époque, qui l'emporte en quelques jours. En dépit des efforts des médecins célèbres que Stanislas a fait venir de Nancy, elle meurt le 10 septembre, devant Saint-Lambert désolé, et elle est inhumée en l'église Saint-Jacques, en présence de toute la cour.

Pour Voltaire, c'est un véritable coup de massue. Il oublie les jours sombres qu'il vient de traverser et ne se souvient plus que des jours de bonheur qu'il

a vécu avec elle. J'ai perdu, écrit-il, une amie de vingt ans, une âme qui était faite pour la mienne. Il quitte Lunéville le plus vite possible, pour ne plus y revenir, car il déteste maintenant son château où il a doublement perdu deux fois son amie. Il se rend à Cirey, où il s'efforce de clarifier avec M du Châtelet la situation financière qui résulte de la mort d'Emilie. Rien ne s'oppose plus désormais à ce qu'il se rende à Berlin, à l'invitation du roi Frédéric II de Prusse. Il y restera trois ans, de 1750 à 1754.

Le dernier séjour de Voltaire en Lorraine

Après avoir quitté la cour de Frédéric II, avec lequel il s'est brouillé, Voltaire essaie en vain de rentrer en grâce auprès du roi de France ; on finit par la faire savoir officiellement, le 27 janvier 1754, qu'il est indésirable à Paris et à Versailles. Il cherche alors un lieu d'asile dans l'est de la France. Il envisage la possibilité de se réfugier en Lorraine, mais on conseille à Stanislas de ne point l'y accueillir, pour ne pas mécontenter Louis XV. Tressan, qui est pourtant ami de Voltaire de longue date, fait remarquer au roi qu'il ne faut pas non plus mécontenter le roi de Prusse : il est l'allié du roi de France et, s'il venait à passer dans le camp de ses ennemis, ce qui est effectivement arrivé en 1755, il pourrait s'en prendre à la Lorraine. Stanislas est d'autant plus porté à bien accueillir ce conseil qu'il se souvient avec reconnaissance de l'excellent accueil qu'il a reçu du père de Frédéric II, lorsqu'il a été chassé pour la seconde fois du trône de Pologne.

Dans l'incertitude où il se trouve, et après un court séjour à Strasbourg, Voltaire s'établit donc à Colmar, où il trouve des historiens locaux et des documents qui lui permettent de terminer ses Annales de l'Empire d'Allemagne. Il y habite du 2 octobre 1753 au 8 juin 1754 et il y reviendra encore pendant trois mois après son séjour à Plombières. Mais il ne tarde pas à avoir des difficultés avec les jésuites locaux, qui dénoncent l'irrégion de Voltaire et surtout avec le père Mérat, qui est d'origine lorraine, et qui le met en cause dans ses sermons. Ces jésuites ne ressemblent pas à ceux qui l'ont élevé à Paris, qui étaient des savants. Ce sont des missionnaires, prompts à dénoncer toute forme d'incrédulité ou d'hérésie. Ils ont en outre beaucoup d'influence sur le conseil qui administre la ville de Colmar.

La conduite de Voltaire révèle une hypocrisie presque incroyable. Comme on l'accusait de ne pas faire ses pâques, il est allé se confesser auprès d'un père franciscain de Colmar, en lui disant en substance : je n'ai pas pu faire de grands péchés, car j'ai été sans arrêt malade pendant 6 mois; le seul péché que j'ai commis est d'avoir dit du mal d'un ecclésiastique, un jésuite ; « oh, si c'est seulement un jésuite, aurait répondu le franciscain, il n'y a pas grand mal à cela ! ».

Parallèlement, Voltaire écrit au père de Menoux, à Nancy, pour se plaindre de la conduite de Mérat. Menoux répond qu'il n'y peut rien, mais saisit la balle au bond ; puisque Voltaire semble faire preuve de bonnes dispositions, Menoux lui offre son aide pour le ramener dans la foi catholique. Mais il lui dit aussi : « Que ne puis-je vous estimer autant que je vous aime ! » Voltaire, dans sa réponse, laisse planer habilement l'ambiguïté sur ses sentiments.

Mais il avoue son imposture le 13 mars 1754 à d'Argens, qui vit à la cour de Prusse : « Je conçois qu'un diable aille à la messe quand il est en terre papale comme Colmar ou Nancy ».

Pendant ce temps, Voltaire essaie de convaincre sa nièce, Madame Denis, de quitter Paris et de venir vivre avec lui. Ils conviennent de se retrouver aux eaux de Plombières, où doivent aussi se rendre leurs amis d'Argental. Voltaire, qui est aussi sceptique en matière médicale qu'en matière religieuse, ne croit pas aux vertus des eaux de Plombières. Mais c'est une station à la mode, où l'on peut se donner du plaisir et où l'on peut rencontrer beaucoup de monde. Il a prévu de s'y rendre en faisant un crochet par Senones, où il veut rencontrer dom Calmet. Voltaire et Madame du Châtelet avaient beaucoup utilisé les travaux de dom Calmet lorsqu'à Cirey, ils avaient travaillé sur la Bible. Les critiques ont même montré qu'ils lui avaient fait des emprunts considérables. Il était naturel, dans ces conditions, qu'ils aient cherché à le rencontrer, pendant leurs séjours à Lunéville ; mais cela n'avait pu se faire. L'occasion était venue pour Voltaire de lui rendre une courte visite. Mais au moment de monter dans son carrosse, une lettre de Madame Denis l'avertit : Maupertuis, qui est devenu son ennemi, séjourne aussi à Plombières avec La Condamine. Il choisit alors, pour ne pas les y rencontrer, de rester trois semaines à l'abbaye de Senones.

Voltaire avait écrit en février 1748 à dom Calmet : « Il ne me faudrait qu'une cellule chaude, et pourvu que j'eusse du potage gras, un peu de moutons et des œufs, j'aimerais mieux cette heureuse et saine frugalité qu'une chère royale ». Mais cette fois ci, alors qu'il vente et grêle au point de casser les vitres de sa chambre, il semble qu'il se soit contenté de l'ordinaire des moines, dont il suit tous les exercices sinon avec piété, du moins avec docilité. De leur côté, les moines se mettent en quatre pour lui procurer, dans leur bibliothèque qui est une des plus riches de France, des textes qui lui serviront pour son Histoire universelle et l'article « esprit » de l'Encyclopédie. Il abuse sans aucun doute de la crédulité des bons pères et il s'en justifie ainsi dans une lettre du 27 octobre 1754 à la duchesse de Saxe Gotha : « C'est une bonne ruse de guerre d'aller chez ses ennemis se pourvoir d'artillerie contre eux ».

La vie mondaine qu'on mène à Plombières amuse d'abord Voltaire, puis l'ennuie ; il est pressé de revenir à Colmar, où l'attendent ses affaires. Il n'y

reste que 3 semaines en juillet 1754, au lieu d'un mois entier, comme il l'avait prévu. Le fait le plus marquant du séjour de Voltaire à Plombières est l'accord définitif, dont on ne peut que supposer les clauses sentimentales et financières, qu'il scelle avec Madame Denis. Celle-ci accepte désormais d'aller vivre chez son oncle et de tenir son ménage. C'est elle qui, à Ferney, sera la maîtresse de sa maison.

La rupture de tous les liens avec la Lorraine

Lorsqu'il prend la route de Ferney, Voltaire sait qu'il s'éloigne de France sans espoir de retour. La cour de Lorraine ne peut plus lui être d'aucune utilité. Il garde pourtant des relations suivies avec Stanislas. Celui-ci lui envoie en 1760 son livre *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Voltaire lui répond le 15 août 1760 par une longue lettre qu'il rend publique, où il prend la défense des philosophes et déclare que les rois doivent faire le bien et s'élever au-dessus des querelles religieuses mesquines. Il remercie Stanislas pour les agréables séjours qu'il a faits en Lorraine et ces quelques lignes pourraient nous servir de conclusion, si elles n'étaient pas dictées par la politesse : « Je me souviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans votre palais, je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous faisiez la félicité de vos peuples, et que c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher ». Car la suite de la lettre, sur le ton de l'hyperbole et de l'ironie, montre qu'il ne faut sans doute pas prendre au pied de la lettre ces compliments : « Je souhaite à Votre Majesté que votre vie si utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. Aureng Zeb et Muley Ismaël ont vécu l'un et l'autre plus de 105 ans. Si Dieu accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour Stanislas le Bienfaisant ! ».

Cette lettre précède de peu l'*Histoire de Pierre le Grand*, que Voltaire envoie à Tressan à la fin de septembre 1760 avec mission d'en remettre un exemplaire au roi de Pologne. Il espère sans doute que Tressan fera preuve de diplomatie, car il s'agit de présenter à Stanislas l'apologie de son ennemi ! Cette histoire lui a été commandée par l'impératrice de Russie et elle soutient maintenant le point de vue des Russes, en prenant le contre-pied de l'*Histoire de Charles XII*. Les défauts de ce dernier sont soulignés, et Stanislas ne recueille plus le tribut d'éloges qu'il recevait dans l'*Histoire de Charles XII*. Il est choqué et la rupture est maintenant définitive.

On pourrait arrêter ici le récit des relations de Voltaire avec la Lorraine, mais avec ce diable d'homme, nous ne sommes jamais au bout de nos surprises. Il avait fait la connaissance, peut-être à Colmar, du père jésuite Antoine Adam, né

à Nancy en 1705, qu'il a avait apprécié surtout comme un excellent partenaire aux échecs. En 1758, le père Adam avait été envoyé pour une mission à Ornex, localité proche de Ferney. Après la dissolution de la Compagnie de Jésus, Voltaire a recueilli chez lui pendant quinze ans le père Adam, qui est devenu son commensal et lui rendait sans doute divers services. Voltaire souligne dans ses lettres qu'il n'est pas du tout gênant pour lui : ce n'est pas un fanatique comme le père Porée, qui « croyait à toutes les bêtises de la théologie ». Au contraire, il est très utile à Voltaire, qui peut dire qu'ayant un chapelain à son domicile, il peut entendre la messe chez lui, et donc s'exonérer de l'assistance à l'office dominical du village. Et l'écrivain n'est pas mécontent de le tourmenter un peu, pour s'amuser. Il avait trouvé un jour le père Adam à genoux devant la femme de chambre, à laquelle il faisait une déclaration d'amour en règle. Lors du dîner, en présence de quinze personnes, Voltaire révéla qu'il avait trouvé le père à genoux, oui, à genoux, vous entendez bien, à genoux, et qui priait Dieu pour moi !

Conclusion

Cette fois, il nous faut conclure. Voltaire est venu chercher en Lorraine un asile, une protection contre les persécutions qu'il redoutait à Paris de la part de ses ennemis. Mais à la cour de Stanislas, il a trouvé non seulement la source de nombreux plaisirs et des commodités pour travailler sur ses manuscrits et tester les représentations de ses pièces, mais aussi une atmosphère intellectuelle dans laquelle il a évolué comme un poisson dans l'eau. Stanislas on le sait était profondément croyant, mais en même temps un philosophe tolérant, aux idées plus larges que celles des ecclésiastiques qu'il combattait à Paris. En Lorraine, on acceptait qu'il y eût plusieurs façons d'être chrétien, Voltaire pouvait plus facilement qu'à Paris donner le change sur ses véritables opinions religieuses.

Il faut donc le dire nettement : Voltaire s'est servi des Lorrains, il a profité de la naïveté supposée de Stanislas et de la naïveté certainement plus réelle de dom Calmet. Sa correspondance avec le comte de Tressan, avec Saint-Lambert, avec Panpan Devaux, même avec le père de Menoux, mêle des paroles de simple amitié et des flatteries sans doute moins sincères. Ce grand manipulateur a conquis presque tous les cœurs. Pas tous, cependant. Il me semble qu'il est resté, autour de Stanislas, un noyau de serviteurs dévoués, un parti de conseillers clairvoyants qui, dans l'ombre, ont contribué notamment à barrer à Voltaire l'accès à la Société royale des Sciences et Belles-lettres de Nancy, où l'on fait entrer ses deux ennemis, Maupertuis et Fréron. Cela suffit à prouver que Stanislas n'a pas été complètement dupe.

Mais Voltaire a peut-être des circonstances atténuantes. Au moment où il arrive à la cour de Stanislas, cet homme de calculs et de ruses, ce joueur

d'échecs, est entraîné malgré lui dans un tourbillon. Ce sont les femmes qui deviennent maîtresses du jeu. C'est Madame du Châtelet qui, avec la complicité de Madame de Boufflers, organise ses séjours en Lorraine, pour servir sa stratégie personnelle, qui n'est plus commandée par le désir d'une notoriété scientifique, mais par la passion amoureuse qui la dévore. Voltaire est amer, pessimiste, à la recherche d'un équilibre que la mort de la marquise lui a rendu, mais seulement après une seconde expérience malheureuse, qui a été celle de Berlin. Un équilibre, une sagesse, qu'il ne pouvait pas trouver en Lorraine, mais qui se sont épanouis quand il est devenu le patriarche de Ferney.